

VENDREDI 24 JANVIER 2003

Tous les mois villes Libération

photos
LUDOVIC
CARÈME



La vie étudiante.
Marie
et son ami peintre.

Toulouse Le retour sur terre

II

Croqué par Schuiten

AZF, aéronautique: le dessinateur, président du jury du Festival d'Angoulême, donne sa vision des deux faces de la ville.

IV

L'avion A380, planche de salut

L'histoire du site Aéroscatellon qui accueillera l'usine de l'A380, vrai cadeau d'Airbus dans une économie morose.

VIII

Les lieux de la nuit

De la Pelouse interdite au Dan's, tournée générale avec les noctambules.

XIII

De plus en plus loin

Dans l'agglomération, les pavillons poussent comme des champignons et la voiture est reine. Reportages chez les nouveaux urbains.

LIBÉRATION



VENDREDI 28 MARS 2003

Tous les mois

villes

Libération

Lyon

photos
GILLES COULON
Tendance Floue

entre deux eaux

Le confluent
du Rhône
et de la Saône

III

Collomb reprend la barre

Le maire PS élu en 2001 a mis du temps à communiquer et à habiter son rôle.

VI

Presqu'île tranquille

Le confluent va être aménagé. En attendant, les résidents savourent leur zone paisible.

IX

Cuisines lyonnaises

Chaque jour, ses restaurants. Du lundi au dimanche, une adresse par repas.

XIV

Au pied des Gratte-Ciel

Villeurbaine cultive ses différences et son patrimoine architectural.

LIBÉRATION

2003

Chaque mois
villes
Libé

SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 NOVEMBRE 2003

Perpignan, jeux de frontières

Pages II à VI

Mixité
au
centre

Page VIII

Le FN
guette

Pages X à XII

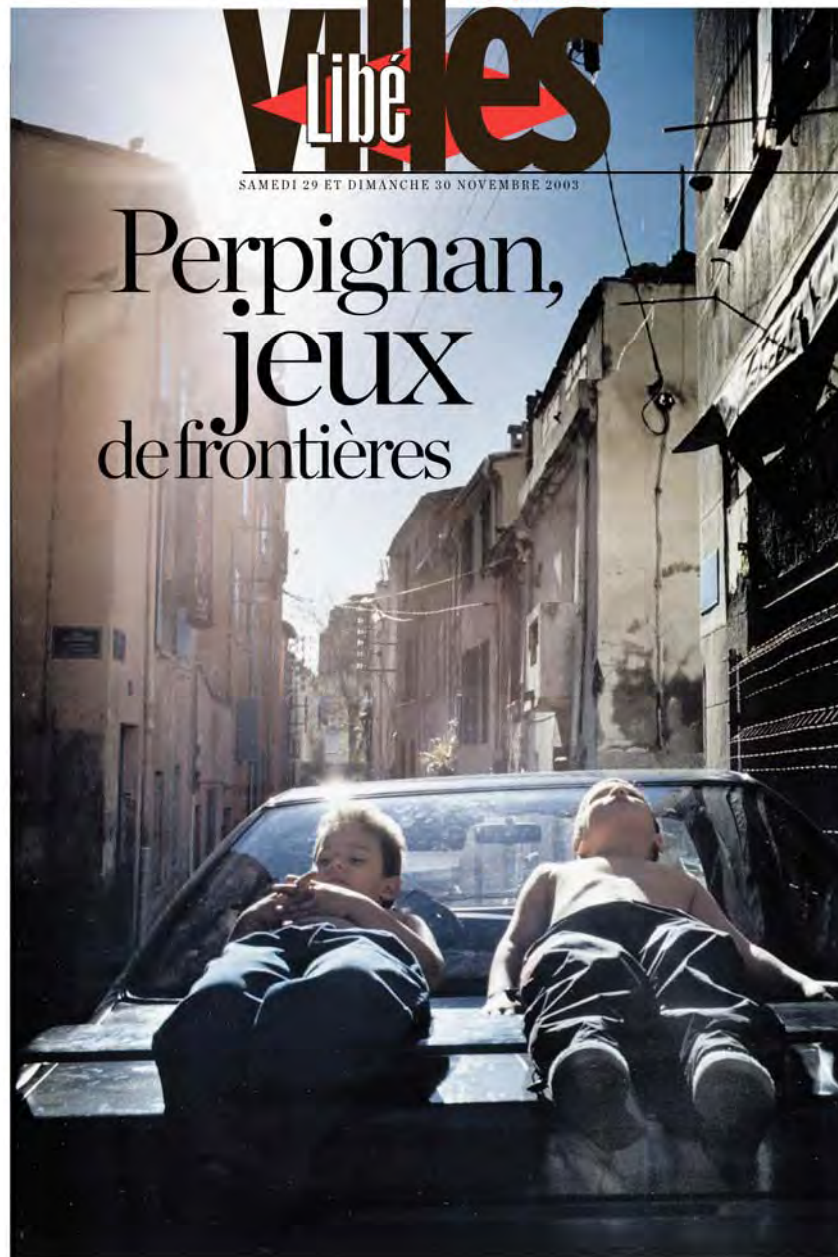
Lieux
pour
sorties

Page XIII

Letri
des
fruits

Reportage photo:
LIONEL
CHARRIER

Dans le quartier
Saint-Jacques



Page VI
L'œil
de Stéphane
Blanquet

Page X
Rebsamen,
maire
tranquille

Libé villes

Chaque mois

Page XII
Le nouveau
visage des
Grésilles

Page XVI
Vupar
Camille
Laurens

samedi 21 et dimanche 22 mai 2005



Vue du quartier
de Fontaine-d'Ouche

Reportage photo :
ANTONIN BORGEAUD

(Publité)

DIJON. N'attendez pas qu'elle vous monte au nez
pour y aller !

Organisez votre voyage sur tgv.com

TGV

France à temps d'aller 114



2004



Place de la Joliette, une nouvelle population d'employés de bureau

Le soleil ne fait pas tout

Ils sont venus, attirés par le rêve d'une ville méditerranéenne en mutation, mais la réalité secoue parfois les néo-Marseillais.

[illegible]

« Ici, les gens parlent beaucoup, promettent beaucoup et font peu. Euroméditerranée, c'est la grosse affaire, mais presque rien ne se passe. »

Arnaud Bougeun, psychologue

viens méditerranéenne et d'origine polonaise, qui cette ville est censée connaître. Mais le tableau résiste à l'explication.

Coup de dés. Władysław Żukowski est un nomade par nature. Il a travaillé pendant ses années à la Joliette de peindre des aquarelles, de faire des sculptures, de monter des spectacles pour la Conso et le Magasin.

Marseille, parce que ça ressemble à Rodan, lui a été très utile. Il a pu y faire sa plus grande œuvre, ses pièces de théâtre et ses spectacles. Mais il ne se satisfait pas de la situation et se fait traduire tout lui demandant de se déplacer sans rien. Żukowski a donc décidé de partir, mais la ville s'accroche à lui.

Avec Marseille, tout est pour lui maître à l'extérieur. «C'est une ville où j'aurais pu être, mais elle n'est pas. Ici, ce n'est pas certain qu'on s'attache à l'artiste et au poète en concert. Le diabolique, c'est qu'il n'y a pas de marché au coup de dés. Tu avais comme tu veux...»

Il a donc décidé de rejoindre le directeur du Centre culturel français à Istanbul, pour aller travailler en France, mais cette dernière n'est pas la France que je vois, depuis un peu plus d'un an, à certains endroits. J'ai eu du mal à comprendre. J'ai eu du mal à comprendre que l'infatigable n'est pas la France.

Tu me traites comme un... ★

[illegible]

d'installation, qui a besoin de suppléments de fluidité pour ses habitants. Aujourd'hui, les élus marseillais ont tout leur temps pour réfléchir à la ville dont ils rêvent. Pour se demander si la grande bureaux high-tech est la méthode la plus sûre de développer Marseille qui est plus douloureuse pour l'économie du

bazar et de l'échange qui pour singier le destin de La Défense. Ici, quand l'Etat investit l'espace à travers l'opération Eurocédestertance, le privé est censé en mettre 2. Et rentrer dans ses frais. Ces logiques de rentabilité sont bien menaçantes pour les populations immigrées qui peuplent le centre, et surtout pour leurs commerces - musées et bazars - que la municipalité refuse d'ouvrir à Marseille, pourtant, une bonne partie de la vie c'est là. 

ARELLANO VISCENOSA

LIBERATION

SAMEDI 31 JANVIER ET DIMANCHE 1ER FÉVRIER 2004

Marseille VII

Cité Bellevue,
un immeuble
en cours de
rénovation.



Page II

Les
chantiers
de la
gloire

Page VI

Doukipu-
donktan?

Libération
VILLES

Page IX

Mon
amie
la
cagole

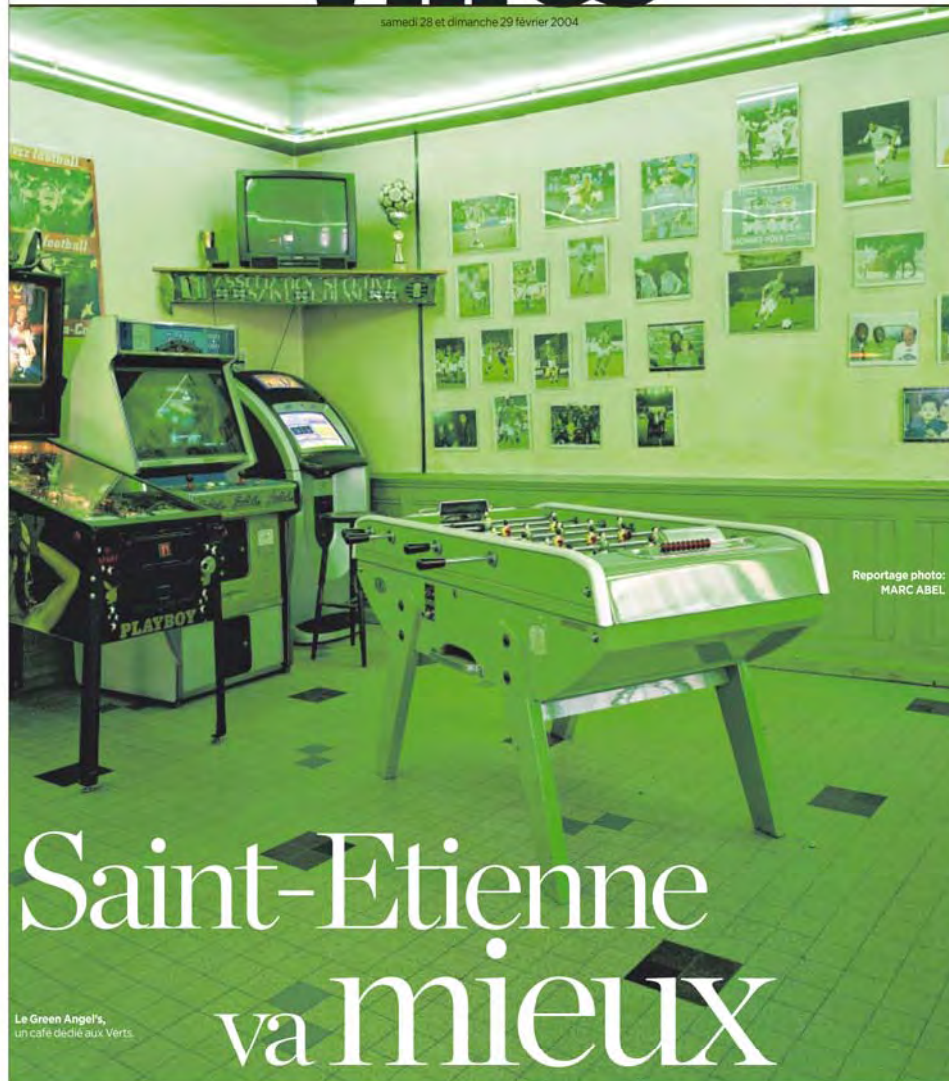
Page X

Mémoires
VIVES



Reportage photo:
ERIC FRANCESCHI

samedi 28 et dimanche 29 février 2004



Reportage photo:
MARC ABEL

Saint-Etienne va mieux

Le Green Angel's,
un café dédié aux Verts.

samedi 24 et dimanche 25 avril 2004

Sur la terrasse
du restaurant
du téléphérique.

Grenoble, l'enviée

Reportage photo:
JÉRÔME BONNET

L'avilleennise, c'est celle-là. Discutez avec des maires, des élus, un peu partout en France, et vous entendrez: «Ah, Grenoble...» Si on avait des industries, comme eux. Des emplois high-tech, comme eux. De la recherche, des cafés, des bêtes bien pleines et bien faites qui affluent de partout pour habiter là. Sans oublier les montagnes, le ski, le cadre de vie... La réputation, même: Grenoble est une ville intellectuelle, mobile, frondeuse. Comme dit le maire, évoquant la journée des Tules, premier épisode de la Révolution: «1788, c'est quand on s'en va, la capitale des maquis, c'est nous aussi». Sans compter le laboratoire urbain qui, dans les années 1960-1970, donnait par exemple, dans l'Épave, des couvertures élégantes sur «la ville à l'arrière-pensée de France». Ah, ça, bien des maires souhaitent être celui de Grenoble. Qu'ils cessent de rêver: à Grenoble, l'héritage est lourd à porter, surtout quand on est à gauche. Grenoble l'intelligente doit aussi gouverner quelle situation du logement, écarté rage, on comprend que les élus de Grenoble ont encore un effort à faire pour être vraiment solidaires.

BRITTE VINCHON



GRENOBLE AU FIL DE LA JOURNÉE, VU PAR NOTRE PHOTOGRAPHE: 7 h 28. Le jardinier Pierre Collet-Fenêtre dans le parc La Bruyère.

Les Grenoblois se mettent à table

Installé pendant trois jours dans le plus ancien café de Grenoble, notre envoyé spécial a rencontré les tribus qui s'y croisent. Portrait sur le vif d'une ville de brassage.



12h 49. Le jardin Hoche.

Son père était arrivé du Maroc en 1969 pour travailler sur les chantiers. La mère et les enfants ont suivi par le regroupement familial. Trois ans plus tard, il sont comptés qu'ils ne retourneraient jamais vivre au pays. «Ils pensaient rentrer pour la retraite, raciste leur fille. Alors ils ont jamais acheté ici. Ils ont loué pendant trente-cinq ans, pour rien.» A La Villeneuve, elle travaille avec de nombreuses familles, s'occupe de leur courrier, des papiers administratifs. Elle raconte ces habitants et ses parents avec beaucoup de douceur, et par moments une vraie tristesse. «Ils ont cristallisé ici un bout du pays qu'ils avaient quitté. Ils préservent ce comme un héritage, sans le transformer. Du coup, même là-bas, ils sont devenus. La langue, le vocabulaire, tout a évolué. Ils portent d'une façon désolée.» Hafida a vécu à Toulouse et à Lyon. Mais elle est rentrée à Grenoble. «C'est là que je me sens le mieux. A Grenoble, les gens sont paisibles, respectueux. Elle se souvient de ses années de collège à La Villeneuve. Le week-end, la cantine se trans-

formait en restaurant pour les parents. Tout était expérimental. Puis le quartier a muté et les parents d'Hafida, comme ceux de Kristie, ont voulu partir. Mais ils n'ont pas obtenu les HLM de centre-ville. Ils ont ressenti l'enfermement progressif. «Vivir au centre, c'est Hafida. Grenoble est une ville accueillante, mélange. Mais aller demander aux habitants de La Villeneuve ou de Mistral ce qu'ils pensent! Enfermés dans leurs problèmes, leurs besoins primaires, ils voient Grenoble comme un ghetto.» A ses côtés, Hassine opine. Il ressent la même chose à Mistral, petit quartier (2800 habitants) auquel s'attache une solide réputation de violence. C'est «un village», dit-il où les gens se connaissent et souffrent de cette image. Mais en quinze ans, une demi-douzaine de meurtres ont été commis par des jeunes gens grandis dans le quartier. «A chaque génération, on en a quelques-uns presque psychopathes», dit Hassine. Mais il n'y a pas de hasard, pense-t-il. C'est le quartier qui les fabrique. Ils quittent le système se-

laine à 11, 12 ans, sans aucune référence culturelle. De vraies petites bombes à retardement. Il y en a toujours trois ou quatre qui menacent d'exploser. Ça prouve que ce n'est pas eux qui l'ont enlevé, mais ce qui les rend comme ça. Malgré toutes ses critiques, toutes ses expériences, Grenoble n'a guère plus de clés que les autres. La ville a lancé une pépinière d'associations, tente de resserrer les maillages social, éducatif, médical. Mais les brèches sont telles...

Le directeur du festival de jazz

Dans le café, les tables se sont remplies, les assiettes garnies. Jacques Panisset s'installe pour un café. Ami de Jean-Pierre Boccard, il dirige le Festival de jazz. Lui non plus n'est pas né à Grenoble. Il est arrivé il y a près de quarante ans, pour s'inscrire à la fac de lettres. La Table ronde est le premier café où il est entré. «C'était le plus pourri de Grenoble.

Le rendez-vous des zozzans, avec beaucoup de gens qui revenaient d'Afghanistan, d'Inde... Lui, jouait de la guitare dans des groupes de rock, puis de jazz. «Grenoble était alors un vrai laboratoire culturel, dit-

«Je vois cette ville comme une cuvette où les gens se mélangent. Dans les rues, on ne sent pas le racisme.»

il Ça bouillonnait de partout. La main de la Culture était extrêmement brillante, ouverte.» Aujourd'hui, Jacques Panisset porte un regard un peu moins optimiste sur la ville. «La géographie particulière, le vase clos ont structuré l'identité, dit-il. Ses habitants sont finalement assez nombreux, ils recherchent facilement l'autos-





Reportage photo
SÉBASTIEN CALVET

Place Sophie-Trébuchet.



Rue Ligérienne sur l'île de Nantes.

«Un passé négrier assumé»

L'historien Marc Lastrucci explique comment la mémoire la moins édifiante peut aussi servir à communiquer.

Nantes correspondance

Marc Lastrucci a soutenu à l'université de Nantes en 1996 un mémoire d'histoire contemporaine sur «l'évocation publique de la traite négrière et de l'esclavage à Nantes». Cette thèse analyse notamment la genèse de la politique de communication de la ville sur ce passé. Une stratégie articulée autour de l'exposition «Les Anneaux de la mémoire» qui, de décembre 1992 à mai 1994, a mis en lumière les années du trafic négrier. Nantes fut le principal port français concerné par ce trafic: 40 % des expéditions négrières sont parties de l'estuaire de la Loire.

Jusqu'aux années 1980, comment le commerce négrier est-il pris en compte dans l'image de Nantes?

Intra-muros, aucune inscription, aucune plaque de rue ne rappelle alors ce passé. On ne parle pas de traite négrière. Les discours officiels mettent en avant le grand commerce océanique dont la ville a tiré sa prospérité économique. On se fascine pour cette réussite économique, tout en craignant une réprobation morale. A Nantes comme ailleurs, l'image n'est pas encore un enjeu.

Que devait apporter l'exposition «Les Anneaux de la mémoire» pour la construction d'une identité collective?

Sa réussite a traduit une attitude morale à l'égard du passé, avec le sentiment que la ville, responsable vis-à-vis de son

histoire et des populations africaines et antillaises, aurait raisonnablement ses comptes, sans sombrer dans la rédemption. La main tendue aux descendants des victimes ne doit pas être entendue comme une autoamnistie. Une forte affluence à l'exposition devait signifier que les Nantais avaient du cœur et assumaient courageusement ce passé, tout en devenant de bons citoyens du monde. Et qu'ils étaient seuls en Europe à savoir et à pouvoir le faire. On présente aux Nantais un miroir tourné au-delà des murs de la ville. La thématique vertueuse est aussi importante à l'interne que pour son effet externe.

Comment Jean-Marc Ayrault, maire de Nantes, qui n'est pas à l'origine du projet, a-t-il été convaincu?

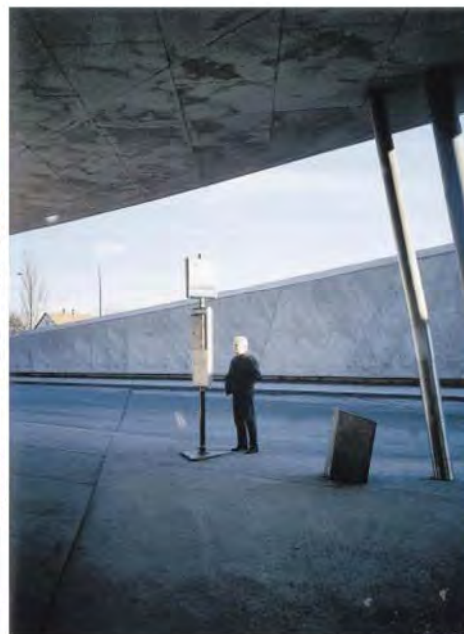
En 1989 et en 1990, Nantes a soutenu deux opérations, l'une destinée à repérer des épaves de négriers dans l'estuaire et l'autre, plus médiatique, à envoyer sur l'ancienne route des esclaves un navire baptisé le *Messageur de Nantes* pour délivrer auprès de l'ONU un message de paix. Des contacts ont été ainsi noués avec des dignitaires africains, antillais et l'Unesco. Sur fond de passé négrier, politique internationale et communication ont porté leurs premiers fruits. Ce qui a décidé Ayrault à suivre la proposition d'Yvon Chotard, son adjoint au tourisme et aux relations internationales, d'une exposition sur la traite.

Le maire expose alors son souci de ne pas occulter, mais d'éviter toute culpabilisation sur ces temps obscurs. Son adjoint au tourisme dit aussi: «On ne peut tourner une page qu'après l'avoir lue.»





Le pont
Winston-Churchill
condamné.



Hoenheim,
terminus
du tramway.

Transports

Comme un tram en peine

Pont fermé, travaux suspendus: les déboires des travaux lancés par l'équipe municipale pour l'extension du tramway sont tournés en dérision par la population.

L Strasbourg de notes correspondantes apancarte, posée pour le chantier du tramway, proclame: « Ici, nous créons notre nouveau style de ville. » Mais en guise de chantier, il n'y a là que le pont Winston-Churchill fermé même aux piétons, car percé de deux mille trous prévus pour le dynamiter. Le dynamitage n'a pas eu lieu, arrêté par la justice qui a suspendu les travaux. Côté « nouveau style de villes », les Strasbourgeois ont découvert les embouteillages. Et le tandem municipal Keller-Grossmann, le ridicule.

Le pont Winston-Churchill est un viaduc tendu en 1967 au-dessus des bassins portu-

aires et d'une route nationale. C'est la seule côte de Strasbourg, un axe de communication majeur entre le nord et le sud de l'agglomération. Mais, depuis cinq mois, le pont est surtout la flagrante illustration des déboires du tandem municipal dont le projet d'extension des lignes de tramway a été stoppé net par la justice administrative. Faisant droit au recours déposé par deux associations de riverains, le tribunal a ordonné cet été la suspension en urgence des travaux avant d'annuler, le 19 octobre, l'arrêté préfectoral déclarant d'utilité publique la création des 13,5 kilomètres de lignes nouvelles. Voué à la démolition dans le projet dé-

fendu par Fabienne Keller et Robert Grossmann, le pont Churchill tient donc toujours debout, sauvé in extremis par la décision des juges. Mais il est désormais fermé à la circulation, affaibli par les milliers de trous percés dans ses piles et son tablier pour loger les explosifs qui devaient le mettre à terre. 700 mètres de béton rendus inutiles, une énorme épave dans le pied du tandem.

Friches portuaires. Pour Strasbourg et son agglomération, l'enjeu urbanistique et politique de cette affaire est colossal. Lancé par l'ancienne maire socialiste Catherine Trautmann, le projet d'extension des lignes de tramway mises en service en 1994 a été

repris en main après 2001 par la nouvelle équipe municipale, qui en a fait l'axe majeur de son mandat. Le coût du chantier est évalué à 402 millions d'euros hors taxes, dont seulement 15 apportés par l'Etat, qui en avait pourtant promis 70. Très vite, la phase de concertation a montré que le quartier du Neudorf, au sud du fameux pont, serait le point noir du dossier. Pour le relier au quartier de l'Esplanade, au nord, la majorité a en effet choisi après moult débats l'option de la démolition-reconstruction du viaduc Churchill: un premier pont semit construit à hauteur des berges pour faire circuler les rames de tramway tandis qu'un second, inauguré en

Libé villes

Chaque mois

samedi 15 et dimanche 16 octobre 2005
Reportage photo:
ÉRIC FRANCESCHI - VU

Page IV

Misère
ferroviaire

Page VIII

Dans
l'hypercasino

Pages IX et X

Preljocaj
senracine

Page XII

L'œil
de Paule
Constant

Aix-en-Provence

La chanceuse

Dans
le quartier
Mazarin.

Chaque mois
villes
Libé

Page VI
A
gauche
toute

Page XII
Le luxe
de la
porcelaine

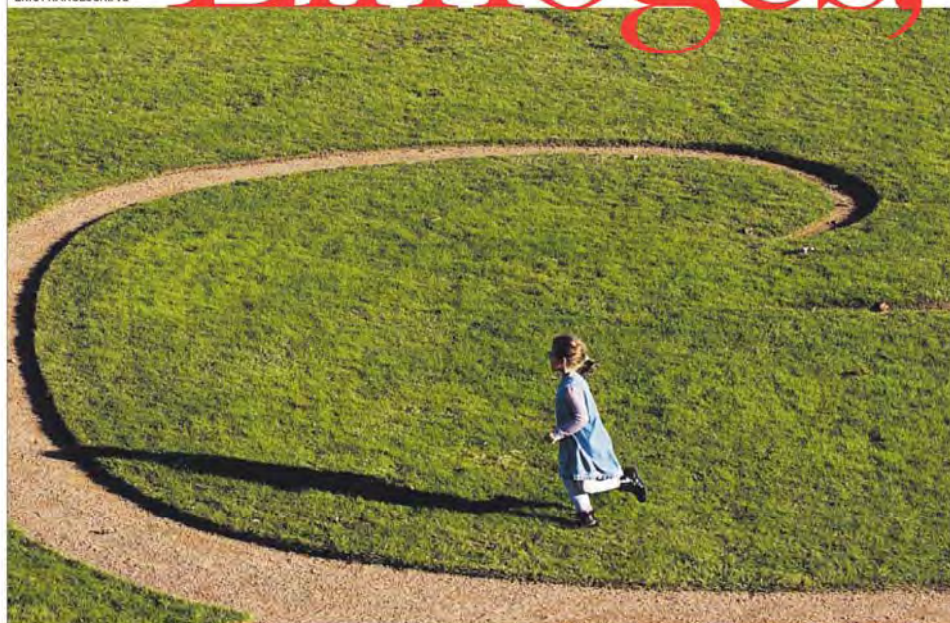
Page XII
Une
pléiade
de scènes

Page XVI
L'œil
de
Clancier

SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 NOVEMBRE 2003

Limoges,

Reportage photo:
ÉRIC FRANCESCHI Vu



Au jardin
de l'évêché
un samedi
après-midi.

deux mondes

Vendredi 22 septembre 2006



ANGERS
L'envie de vivre
autrement



Angers certifiée qualité de vie

Pour IADEME, Scania, Remy-Cointreau, A Novis, Verolia, Akzo Nobel, le développement économique et la protection de l'environnement vont de pair. À Angers, ils ont trouvé les partenaires et les structures facilitant leur implantation : agence de développement économique, zones d'activités adaptées, et immobilier d'entreprise, politique d'accueil de l'entreprise et de son personnel, services sur mesure.

À Angers, dans un cadre de vie privilégié, au cœur d'espaces naturels protégés, le développement durable est un art de vivre et de travailler, la qualité de vie une réalité quotidienne.

CAPITALE EUROPÉENNE DU DÉVELOPPEMENT DURABLE





Chaque mois

Page 52

Tranches
de vie
étudiantes

Page 56

Galères
à tous
les étages

Page 58

Un nouveau
Quartier
latin?

Page 512

Carte blanche
à Riad
Sattouf

Vendredi 13 octobre 2006

Etudier à Paris quand même

Reportage photo:
RÉMY ARTIGES



Chaque mois

Pages II à IV

Page V

Pages VIII et IX

Page XVI

Qu'est-ce qu'être versaillais?

Un maire inattendu

villes

Libé

Vu par Manara

Chantal Thomas se souvient

samedi 14 et dimanche 15 janvier 2006

Reportage photo: DENIS DAILLEUX, VU

Dans le parc du château.

Versailles, et préjugés

IV

LIBERATION

SAMÉDI 14 ET DIMANCHE 15 JANVIER 2006

*** nième logé dans la maison d'un ancien ministre et parlementaire âgé de 98 ans, et dont une Versaillaise persévérante dit qu'il regroupe «les idées persévérantes de Versailles qui se prennent pour l'Académie française».

Bon élève. A Versailles, ville conservatrice, chacun se débrouille avec les apparences comme il peut. Jacques Villard se raconte qu'il est moderne parce qu'il fait «sauter la cravate en arrivant devant le bureau de André». L'entrée de la commune. Agnès Wateau, elle, ne se défend pas des signes. «J'ai six enfants, du même homme - c'est une question que l'on me pose souvent - je ne travaille pas et on me dit: "Tu vois, tu es une Versaillaise!"». En plus, elle est catholique. Mais elle n'a pas réussi à fréquenter la chic paroisse de la cathédrale Saint-Louis, géographiquement la sienne. «Parce que je me suis dit: à la cathédrale, je vais passer pour une sorcière.» La première messe de Pâques à Saint-Louis, où personne ne lui a serré la main au moment du geste de paix, l'a convaincue de prendre racine à Sainte-Elisabeth, en face de la gare des Chantiers, bien plus populaire. Tous ses enfants sont scolarisés dans le public. «Ça ne me servait pas venu d'elle de les mettre dans une école catholique.» Elle milite depuis toujours à la FCFP, la fédération de parents d'élèves classée à gauche, et se félicite qu'elle soit majoritaire «depuis des années sur Versailles».

Au demeurant, même publique, l'école modèle Versailles lui fait «un peu peur. On n'a pas du tout été ni même mari ni moi, dans des prépas et tout ça. Or ici, il y a beaucoup cette culture-là». Et Versailles, c'est être bon élève. Dans le public comme dans le privé. Laurence, autre Versaillaise d'importation, se souvient d'être «devenue folle» quand son fils a eu des dévotions maternelles. Le concours général, les résultats des prépas rythment l'admission à l'école Sainte-Genève.

«Le public ici est déjà très éterné», note Murielle Farinet, une autre mère de famille, arrivée il y a dix-huit ans. «Moi, si en plus on les met dans le privé...» Elle signale qu'à certaines familles ne trouvent pas à Versailles l'ambiance qu'il leur faut et envoient leurs filles à Danièle ou à Rueil, dans l'un des rares établissements non mixtes de France, «avec la jeunesse la gent, la marine, comme ma mère en pensait d'ailleurs». Récemment, sa fille Camille, qui est en médecine, a reçu un faire-part de mariage d'une de ses anciennes camarades, qui avait passé du premier coup

Caroline Pascal, Versaillaise de souche et écrivaine.

l'obstacle du concours de fin de première année de médecine et qui abandonnait ses études pour épouser un militaire. «Ça, là vraiment horrible», dit la mère.

Contre le Pacs. Anne-Claire a 23 ans. Elle était au lycée Saint-Jean-Hatlet il y a pas si longtemps, quand ses condisciples «se donnaient rendez-vous pour aller manifester contre le Pacs». Elle a vu des filles «mettre des autocollants

Laurence, Versaillaise d'importation, se souvient d'être «devenue folle» quand son fils a eu des dévotions maternelles.

«Avorter c'est dur» sur leur agenda comme d'autres colent des chanteuses». Elle s'est engagée avec une copine dont le père présidait le comité versaillais pour l'interdiction du film *Jeune fille*. Elle est sûre qu'il n'y avait pas d'histoires d'amour dans le cadre du bal et parle le sentiment de n'avoir «pas très bien vécu les années lycées». En même temps, «ça m'a permis de me confronter à d'autres personnes que mes parents à l'adolescence».

A la cité Bernard de Jessieu.

Libé villes

Chaque mois

Pages VIII et IX

Vupar Lewis
Trondheim

Page X

Guéguerre
à l'agglo

Page XII

Une maison
pour le théâtre

Page XVI

L'œil de Roger
Brunet

Reportage photo
GILLES FAVIER

samedi 5 et dimanche 6 mars 2005



Manifestation
lycéenne.

Montpellier grandit vite

Libé villes

Chaque mois

Samedi 18
et dimanche 19 mars 2006

Pages II à V

D'une
économie
à
l'autre

Page VIII

Un
maire
pour
la vie

Page X

Retour à
l'hôpital
psy

Page XII

François
Bayrou,
écrivain

Reportage photo:
OLIVIA GAY. IN VISU

Vue de la
mairie sur la
place Royale et
les Pyrénées.

Pau

chances avec vue

(Publinter)

LA VILLE DE
PAU
ACCUEILLE

DU 19 AU 25 JUIN 2006
**1^{ER} FORUM INTERNATIONAL
DES PEUPLES AUTOCHTONES UNIS**



pau.fr
fipau.org

Infos 05 59 98 86 86

SOLIDARITÉ PARTAGE ÉCOUTE TOLÉRANCE RESPECT TERRE

Royaume céleste

Par FRANÇOIS BAYROU

Agrégé de lettres classiques, président de l'UDF et député des Pyrénées-Atlantiques, François Bayrou a notamment écrit une biographie de Henri IV, publiée en 1994 et plusieurs fois rééditée depuis. Dans cette même veine historique, ils portaient l'écharpe blanche (Grasset, 1998). On lui doit aussi des essais, dont *Relevé* (Grasset, 2001) et *Perisser le changement* (Atlantica, 2002), avec Luc Ferry.



Le château sous la neige, début mars.

Au commencement, il y a la géographie. Pau est une falaise au bord d'un océan. Mais l'océan est de terre, de collines, de montanements d'arbres, et la vague bleue qui se forme à l'horizon, ce sont les Pyrénées. Et par-dessus tout cela, le plus beau ciel du monde. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Lamartine écrivant à Stendhal.

Il y a cette falaise, ce balcon sur la plaine, ce belvédère. Il y a un donjon, un château. Car viennent les figures de l'histoire. Le premier qui s'avance est un homme flamboyant, doué pour tout, la chasse, les lettres, la guerre, la politique. Parfois, quand il se lèche, il tracidese rejoints. Il se nomme Gaston, on l'appelle Phébus, comme Apollon, comme le soleil. Il proclame l'indépendance du Béarn, après avoir protégé son pays libre d'une ceinture de forteresses chargées de le défendre contre le roi de France aussi bien que contre le roi d'Angleterre. La première tour, ce sera Pau. C'est le XIV^e siècle en Béarn.

La deuxième figure est un peuplé. C'est celle d'un jeune homme fragile qui, épousant l'héritière du trône voisin de Navarre, apporte à sa dynastie la seule chose qui lui manquait : une couronne de roi. Et qu'importe que sientôt, Pampelonne conquise, la Navarre soit une couronne sans royaume. Le Béarn est un royaume à qui il ne manquait qu'une couronne. C'est le XV^e siècle en Béarn.

La troisième figure est une femme, la plus grande intellectuelle de son temps, alors que le mot n'existe pas encore, sur-

tout au féminin. Elle est sœur unique et aimée du roi de France, François I^{er}. Elle sera femme de roi, Henri d'Albret, roi de Navarre. Pour l'accueillir, le château fort s'est fait palais de la Renaissance. Elle ouvre la voie à la quatrième figure de la saga, son petit-fils, qui naît une nuit de décembre et à qui est réservé le plus extraordinaire des destins. Il verra son père, chef des catholiques, faire la guerre à sa mère, chef des protestants. Plus de mille de ses compagnons, rassemblés pour son mariage, seront massacrés sous ses yeux à la Saint-Barthélemy. Il sera ré-

Ce n'est pas une ville, c'est une saga. Tout s'y tient, tout s'y lit, dans le paysage et dans le ciel.

sistant, conquérant, pacificateur. Il sera roi de France, en riant, amoureux, en pleurant, et mourra poignardé pour avoir fait la paix dans son peuple en signant l'édit de Nantes. Il sera Henri IV, le premier roi de France et de Navarre. C'est le XVI^e siècle en Béarn.

Ce n'est pas une ville, c'est une saga. Tout s'y tient, tout s'y lit, dans le paysage et dans le ciel. Deux siècles plus tard, c'est Wellington, celui de Waterloo qui s'arrête à Pau, à la tête des armées anglaises, de retour d'Espagne. Wellington, ses troupes, ses chevaux, ses chiens, et force Irlandais, ses compatriotes, pour soigner les uns et humer les autres. Les soldats, les chevaux, les chiens et les Irlandais, pé-mêle, tombent amoureux du pays. Je le sois bien. Je descends de l'un d'eux. Parmi eux, un médecin, Alexander Taylor, qui décide sur-le-champ qu'il ne

pourra plus vivre ailleurs qu'au sein de ce paysage, qu'il s'installera là une fois la guerre achevée et que ce climat unique sera le meilleur du monde pour soigner la tuberculose des fils de famille et la mélancolie de ceux qui ont trop d'argent.

Les uns et les autres affluent. Ce que n'avaient su faire ni Gaston Phébus, ni Marguerite de Navarre, ni même Henri IV, Taylor le fera. Le monde se donne rendez-vous à Pau. Pendant un demi-siècle, les grandes familles britanniques et les riches familles américaines entraînent la ville dans un tourbillon de

chasses, de courses de chevaux, de fêtes, de golf, de filles plus ou moins alcoolisées, au premier rang desquelles le plus enivrant de toutes : la découverte de l'aviation.

A Pau, la terre entière vient apprendre à voler. Et ceux qui volent ne seront pas volages. On le verra quand la guerre viendra. Car les fils de famille, les milliardaires encanailés, les cavaliers triés, les aviateurs téméraires, un grand tire à la bouche, quitteront les somptueuses villas à peine construites, s'engouffreront leur uniforme comme ils bou-tonnaient leur habit pour la chasse, convoqueront leur banquier pour payer eux-mêmes leur avion et entreront dans la fournaise où ils se feront tuer pour la liberté de la France.

Trente ans se passent, agricoles et artisanaux. Pau, qui était capitale du monde, est redevenue chef-lieu du Béarn. Ma mère, qui n'est pas encore ma mère, livre du lait et du beurre aux villas décrépies.

Mon père, qui n'est pas encore mon père, vend au foirail du maïs et des haricots.

Mais les Pyrénées bleues n'avaient pas tout dit de leurs secrets. Les années 50 vont sonner. Quelques foreurs quasi ruinés, percant leur dernier puits avant dépôt de bilan, découvrent du pétrole, très près de la surface. On croit que c'est le Texas. Ils font fortune en quelques mois et, comme on ne se refait pas, ils continuent à furer. Le 19 décembre 1951, gigantesque explosion : le gaz formé il y a quelques millions de siècles, au temps où les Pyrénées étaient une mer, le gaz piégé par le surgissement des montagnes, explose dans le ciel du Béarn. Ça tombe bien, j'ai 6 mois. Pour fêter ce surgissement, on convoque Red Adair, histoire de dompter l'immense geyser et d'empêcher la rappe de gaz d'occire les foreurs et les bêtes du coin.

Alors des puits, alors des torchères, alors des lumières jusqu'à l'horizon, le Béarn d'avant-garde et les villes nouvelles. Gaz et pétrole ramènent techniciens, ingénieurs et chercheurs, géologues, informaticiens et chimistes. A leur tour, ils se jettent sur les gisements d'au-delà des mers et le grand large revient à Pau. Dans la plaine, c'est l'aviation qui est reine, puisque se fabriquent ici deux sur trois des moteurs d'hélicoptères qui volent dans le monde.

Le gaz d'après, bien sûr, mais plus rien ne fera oublier à cette ville, en liaison avec les cinq continents, qu'elle est redevenue une capitale.

Et par-dessus tout cela, le plus beau ciel du monde. ➤